

Divagation sur la langue française, Pour m'éviter de donner ma langue au chat Par Hugo Beauchemin-Lachapelle

Depuis un an, j'essaye d'écrire un texte sur mon rapport à la langue, mais ça ne sort pas. Je vais être obligé d'écrire un texte sur ma difficulté d'écrire un texte sur la langue, je m'en excuse d'avance. J'imagine que j'aurais dû écrire un texte un peu plus maîtrisé, un peu plus sérieux, sur un sujet sérieux... mais ça ne sera pas ça.

Mon texte sera une divagation brouillonne dans le plus pur style d'un étudiant stressé qui a tout oublié quand vient le temps de l'examen. Comme lui, je ne me sens pas à la hauteur. J'ai trop de choses à dire et pas suffisamment de mots pour les dire. C'est le comble pour un texte sur la langue! Et puis la perspective de devoir m'humilier sur Internet, ça me tue!

Je suis quand même un peu prof de littérature! C'est censé être ma job de mettre les bons mots sur les bonnes choses! Je reçois un salaire pour ça et ma mère est si fière de moi, et que dire de ma fille de deux ans... Son émerveillement de petite fille quand elle a vu le cégep pour la première fois : « papa travaille cégep ». Elle l'a répété toute la soirée. Imaginez sa déception si je la détrompe et lui révèle que papa ne travaille plus au cégep, que papa travaille désormais au Tim Horton's en face parce que tout le monde a bien vu que papa n'était pas vraiment qualifié pour enseigner la littérature au cégep...

En tout cas, c'est quelque chose, l'ampleur du fardeau sur mes épaules de personne qui corrige le français de ses étudiants sans se sentir capable de disserter sur la langue. Je me sens comme un imposteur, comme un fraudeur sur le point d'être découvert. Ça me rappelle la préface que Réjean Ducharme avait donnée aux poèmes de Gérald Godin! Ducharme écrivait qu'on se

prend tous pour quelqu'un, comme Godin qui se prenait tellement pour un poète qu'il en est devenu un.

Je me sens aussi comme quelqu'un qui pense maîtriser la langue au point de la maîtriser réellement, et cette conviction m'a mené jusqu'ici, jusqu'à la difficulté à écrire ce texte, jusqu'au sentiment que la langue m'échappe, alors que je la croyais solidement fixée dans ma bouche. Peut-être que cette expérience a quelque chose de positif? Peut-être que l'impuissance recèle quelque enseignement?

Mon père disait toujours qu'il n'y a pas de mauvaises expériences. Il doit l'avoir lu dans un des livres de psycho-pop qu'il achetait par caisses dans les bouquineries de Montréal. Une de ses phrases préférées était : « il faut encaisser les échecs comme des chèques ». J'ai toujours trouvé cette phrase débile. La langue s'avère, pour moi, vaste, trop vaste, à la fois vaste et hostile, hostile parce qu'elle révèle aux autres mon impuissance face à elle. Comme je comprends mes étudiants désormais !

Je devrais faire comme eux, m'inspirer de leurs ruses. Je les connais bien, je passe mon temps à essayer de les déjouer. Tout d'abord, j'aurais dû garder le silence, ou avouer mon ignorance. On ne peut pas perdre si on ne joue pas, on ne peut pas être pris en faute si on ne parle pas. J'aurais aussi pu me restreindre au strict minimum : sujet-verbe-complément, limiter mon lexique à quelques expressions générales, opératoires et bien pensantes, donner dans la langue de bois, bref me protéger contre la vulnérabilité révélée par la parole. Me dérober, parce que nommer, c'est faire exister, mais quand on existe, on souffre, on s'expose à la souffrance, et je souffre assez présentement, merci !

La langue est si vaste. Elle contient tout le monde, et c'est grand en maudit le monde! C'est immense, mais c'est sa proximité qui me tue. Elle est si proche, si intime... elle est dans ma tête, elle dans ma bouche, elle est partout autour de moi, dans mes oreilles, sous mes yeux, et je suis incapable de me l'approprier en faisant un texte convenable sur elle.

À force de croire que je maîtrise la langue, j'oublie à quel point elle est étrange, voire étrangère. Oui, elle est étrangère pour décrire un monde étranger (Camus sort de ce corps !). Je vais donner un exemple, par déformation professionnelle : quand on me dit « Ses mots m'ont touché », qu'est-ce qui est touché et comment ? On me répondrait : « Mon cœur, ma sensibilité », on me dirait : « Hugo, c'est une métaphore, c'est juste une expression, ça veut dire que être ému, attendri », mais, moi, j'ai la tête dure (encore une expression bizarre !). Moi, je dirais « Oui, mais c'est quoi le lien entre le cœur et l'émotion ? Pourquoi le toucher pour évoquer l'attendrissement ? Où sont les doigts des mots ? » On me trouverait sûrement fatigant, un petit peu comme Wittgenstein fatiguait ses collègues à Cambridge, un peu comme mes étudiants, qui me disent : « Avec vos questions insolubles, on se croirait en philo, Monsieur ». Oui, parfois, j'ai de la difficulté à dissimuler mon désarroi, même dans un contexte professionnel...

J'espère que vous comprenez où je veux en venir, parce que moi, je n'en suis pas trop sûr. Ma langue défaille parce qu'elle est pleine de failles, de saillies à travers laquelle passe le monde. Ça me fait penser à Leonard Cohen quand il dit « there's a crack in everything, that's how the light gets in ». Pour moi, la langue, c'est ça : il y a des craques dans la langue pour que les voix, la mienne, la vôtre, puissent s'y agripper. Ça donne deux personnes qui se parlent. Ça donne la promesse d'une communauté rassemblée autour du plaisir de discuter. C'est la fonction phatique du langage.

Parler rend concrète sa présence et celle d'un interlocuteur. Quand on est présent avec une autre personne, on se sent moins seul, c'est logique. Ça donne un monde un peu moins triste, beaucoup moins vide et moins étranger.

Je vais arrêter ici avant de m'empêtrer davantage. Le temps file et je suis en train de manquer une réunion départementale... Comme d'habitude, je me suis éternisé, mais, au moins, j'ai tenu parole, j'avais promis un texte, alors ce texte, le voici, faute de devoir donner ma langue au chat.



Hugo Beauchemin-Lachapelle est professeur au Département de français et de littérature du cégep Édouard-Montpetit. Il a collaboré à divers magazines dont *Spirale* et *Contre-jour*. En 2017, il a publié *Stainless*, aux Éditions de l'Hexagone. Grâce à ce premier recueil de poésie, il a été finaliste pour le prix Émile-Nelligan 2017.

Photo : Kim Raymond